

# "Male mort", âmes errantes et purgatoire glaciale : autour du roman inachevé "Légende"

Autor(en): **Berney, Jérôme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870172>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« MALE MORT », ÂMES ERRANTES ET  
PURGATOIRE GLACIAIRE.  
AUTOUR DU ROMAN INACHEVÉ « LÉGENDE »

En 1924, Charles Ferdinand Ramuz esquisse des « Notes pour les âmes vengées », où il est question du purgatoire glaciaire et des âmes errantes appartenant au fonds légendaire valaisan. Quinze ans plus tard, en 1939, il abandonne la douzième et dernière ébauche du projet romanesque, qui a pris le titre de « Légende » à partir de 1935. Pourtant, même inabouti, « Légende » participe à l'architecture de l'œuvre ramuzienne. Le roman inachevé offre ainsi un éclairage nouveau sur des textes comme *La Grande Peur dans la montagne* (1926) ou « Le père Antille » (1944). D'une manière générale, il permet de s'interroger sur l'utilisation du légendaire par l'écrivain.

Dans une présentation récente de la nouvelle « Le père Antille », Daniel Maggetti emploie la métaphore typiquement ramuzienne de la maison pour décrire les liens entre les nouvelles et les romans :

[...] si les romans donnent à voir la maison construite et achevée, les nouvelles ouvrent sur les fondations, les caves, parfois sur un jardinet à gravillons, voire sur le paratonnerre coiffant la toiture<sup>1</sup>.

Cette métaphore pourrait être développée et filée pour évoquer l'immense fonds manuscrit, en partie inédit, que nous découvrons en préparant l'édition des romans à la Bibliothèque de la Pléiade.

À la mort de Ramuz, la maison romanesque n'est ni totalement « construite », ni « achevée », mais plutôt en construction.

---

<sup>1</sup> Daniel MAGGETTI, « C. F. Ramuz : *Nouvelles* (1944) », *Lectures conseillées*, Vevey : L'Aire, 2002, p. 88.

Certaines annexes tombent en ruines, alors que de nouveaux étages semblent sur le point d'être achevés. La maison recèle également bon nombre de passages secrets, de couloirs parallèles et de pièces abandonnées.

Le roman inachevé « Légende » est une de ces pièces abandonnées. L'écrivain a travaillé sur le projet durant une quinzaine d'années, noircissant près de 670 feuillets entre 1924 et 1939, sans jamais aboutir à un résultat définitif. Pourtant, même inabouti, « Légende » participe à l'architecture de la maison.

Par exemple, « Le père Antille<sup>2</sup> » n'existerait probablement pas sans « Légende ». Dans une certaine mesure, la nouvelle publiée en 1944 constitue une forme d'aboutissement pour le projet romanesque initié en 1924.

« Le père Antille » raconte l'histoire d'un vieux montagnard valaisan, Antille, accueilli en plaine, dans le canton de Vaud, par sa fille, le temps de se faire opérer des yeux. Mal à l'aise dans ce monde moderne qui lui est étranger, il retourne en pensée dans son village. Par bribes et dans le désordre, il raconte à sa fille une histoire de là-haut. Sorte de « porte-parole de l'écrivain », souligne Daniel Maggetti, le père Antille est un conteur, un aède aveugle, qui assemble son histoire comme les enfants jouent avec « des plots<sup>3</sup> ». Il narre une de ces « vieilles histoires » auxquelles ne croient plus les jeunes ; une sombre affaire d'âmes errantes et de purgatoire glaciaire. Antille se rappelle que, du temps de sa jeunesse, un certain Charrat, homme marié et père de deux enfants, avait séduit, mis enceinte, puis abandonné une jeune femme dénommée Fridoline. Désespérée, Fridoline s'était suicidée. Son âme aurait alors erré sur le glacier — ce purgatoire des sociétés alpines — avec une seule idée en tête, se venger de Charrat. Or, un jour, celui-ci avait mystérieusement disparu en montagne.

Mais l'histoire n'est pas terminée, car, cinquante ans plus tard, à savoir l'été précédant la venue du père Antille en plaine, le glacier avait « craché » le corps incroyablement bien conservé de Charrat, les yeux ouverts, signe de la vengeance de Fridoline. Le

---

<sup>2</sup> « Le Père Antille » a paru en 1944 dans le recueil intitulé *Nouvelles*, Lausanne : Mermod, 1944. Daniel Maggetti reprend ce texte dans l'anthologie précédemment citée.

<sup>3</sup> « L'histoire venait peu à peu, au hasard, par petits morceaux, et il fallait les assembler, comme ces plots qu'ont les enfants qu'on rapproche selon le modèle. » (« Le Père Antille », *Œuvres complètes*, Lausanne : Mermod, vol. XXI, p. 226.)

fil de Charrat, alors âgé de soixante ans, avait ainsi été confronté à son père, dont le corps en paraissait trente : « [...] on aurait dit que le fils était le père et le père était le fils<sup>4</sup>. » Une inversion des âges qui participe d'une réflexion sur le temps et la mémoire dans la nouvelle. Antille s'étonne, par exemple, des souvenirs qui remontent en lui : « Oh ! c'est drôle, on avait oublié, et puis ça vous revient. C'est depuis que je n'y vois plus. Parce qu'alors on voit en dedans...<sup>5</sup> ». Cette remarque, à l'apparence anodine, prend une autre ampleur lorsqu'on a connaissance de « Légende ». En effet, l'histoire racontée par le père Antille est, avec quelques nuances, celle que Ramuz a cherché à mettre sous une forme romanesque durant une quinzaine d'années, entre 1924 et 1939. Le roman inachevé éclaire ainsi sous un jour autobiographique la nouvelle : ce n'est pas n'importe quelle histoire qui « revient » dans la mémoire du père Antille, mais une fiction imaginée par l'écrivain lui-même !<sup>6</sup>

L'exploration des inédits ramuziens recèle ainsi bien des surprises. Suivez le guide.

#### *Description du projet « Légende »*

En mars 1924, Ramuz élabore des notes intitulées « Notes pour les âmes vengées ». Sur vingt-quatre feuillets, il pose les grandes lignes du projet romanesque qui s'intitulera « Légende » dès 1935. Le canevas général de l'intrigue est donné et il ne variera pratiquement pas jusqu'en 1939. Je donne ici un résumé relativement détaillé de l'intrigue, nécessaire pour parler d'un texte accessible uniquement sur manuscrits.

Au printemps, pendant la période pascale, un chasseur de 28 ans, Philippe, contrebandier à ses heures, séduit une jeune fille de 18 ans, Agnès, qui travaille comme serveuse dans l'auberge du village. Elle tombe enceinte et espère se marier avec le jeune

---

<sup>4</sup> C. F. Ramuz, « Le Père Antille », p. 231.

<sup>5</sup> Ibid., p. 225.

<sup>6</sup> On notera également l'âge du père Antille, soixante-six ans, soit l'âge de Ramuz au moment où il publie la nouvelle. « Le Père Antille » peut apparaître alors comme une sorte de testament poétique mélancolique de Ramuz. Le vieil aède, malade, est tourné de plus en plus « en dedans » et il finit par « parler tout seul ».

homme, mais il refuse. Un jour, Agnès disparaît. Deux semaines plus tard, la rivière rend son corps. Elle semble avoir glissé depuis le haut de la gorge.

En automne, le jeune homme chasse avec un ami près du glacier. Ils passent la nuit dans une cabane à moutons. Philippe a l'impression d'entendre des voix. Il sort et croit voir son ancienne amie morte. Il prend peur et force son compagnon à redescendre de nuit au village.

Le lendemain, à l'auberge, les langues se délient. Un vieux du village prétend que la jeune femme n'est pas morte d'un accident, mais qu'elle s'est suicidée. Désormais, son âme erre sur le glacier avec les âmes de ceux qui sont décédés de « male mort » et de mort violente. D'après les Anciens, elle va guetter son ancien amant sans relâche pour se venger.

Le jeune homme se sent de plus en plus mal. Il peine à dormir et tombe malade. Un jour, il renonce à mener une expédition de contrebande. Ses amis partent sans lui et disparaissent dans une tempête de neige.

Au village, on accuse Philippe d'être coupable de leur disparition, à cause de la malédiction qui pèse sur lui.

Le jeune homme s'enferme dans sa chambre. Un soir, quelqu'un cherche à entrer. Effrayé, il tire un coup de feu à travers la porte et tue en réalité sa mère qui venait le voir.

Traqué ensuite par les villageois, il fuit dans la montagne. Sur le glacier, il disparaît dans une crevasse, vraisemblablement emmené par les âmes des damnés<sup>7</sup>.

On relèvera plusieurs différences par rapport à l'histoire que raconte le père Antille. La plus importante est l'absence de l'épilogue, la résurgence du corps intact du contrebandier « craché » par le glacier cinquante ans après sa disparition. Ce dénouement ancre l'intrigue dans la problématique plus générale de la mémoire, des réminiscences et du souvenir, travaillée par la nouvelle.

Une autre différence, qui découle de ce changement, concerne la situation familiale de Charrat. Dans la nouvelle, il est marié et père de deux enfants, dont un fils qui sera confronté au retour du mort. En revanche, dans le projet romanesque, il est célibataire, sous la coupe de sa mère.

---

<sup>7</sup> La fin de l'histoire, depuis le meurtre de la mère, n'est connue que par les plans et les notes préparatoires du projet.

Ramuz n'a cessé de reprendre « Légende ». Si la trame événementielle demeure assez stable entre 1924 et 1939, l'écrivain remanie la structure de l'intrigue, modifiant notamment l'ordre et le tempo du récit, d'où un incroyable travail de variation qui se distribue en huit campagnes d'écriture :

1) Mars 1924 : sous le titre « Notes pour les âmes vengées », 24 feuillets de notes préparatoires qui posent les grandes lignes du projet.

2) Mai-juin 1928 : sous le titre « Les âmes vengées », un nouveau plan, des notes préparatoires et une courte ébauche de 3 feuillets.

3) Décembre 1934 : sous le titre « Les âmes sur le glacier », de nouvelles notes préparatoires et une ébauche d'une douzaine de feuillets.

4) Mai-juin 1935 : sous le titre « Légende », titre qui demeurera jusqu'en 1939, un nouveau plan et deux ébauches, dont la première ébauche vraiment importante en taille, composée de 76 feuillets<sup>8</sup>.

5) Avril-mai 1936 : de nouvelles notes préparatoires, deux courtes ébauches et une deuxième ébauche importante, composée de 64 feuillets.

6) Janvier-février 1937 : de nouvelles notes préparatoires, une ébauche de 22 feuillets et une troisième ébauche importante, composée de 89 feuillets.

7) Janvier-mars 1938 : de nouvelles notes préparatoires, un plan, et une quatrième ébauche importante, composée de 111 feuillets.

8) Décembre 1938-février 1939 : un nouveau plan, une courte ébauche et une cinquième ébauche importante, composée de 103 feuillets.

Une comparaison entre les cinq ébauches les plus importantes en taille, celles de 1935, 1936, 1937, 1938 et 1939 permet de mesurer à quel point Ramuz a varié l'ordre du récit. Par commodité,

---

<sup>8</sup> Le premier chapitre de cette ébauche a été publié après la mort de Ramuz, dans *Les Cahiers de la Pléiade*, n° 5 (1948), p. 11-22. Dans les marges de la publication se trouvent quatre citations issues de deux autres manuscrits. Les deux premières proviennent d'un plan datant de 1938, les deux dernières sont reprises de notes préparatoires rédigées en 1934.

j'appellerai dorénavant ces ébauches, « Légende 1935 », « Légende 1936 », « Légende 1937 », « Légende 1938 » et « Légende 1939 ». Dans certaines ébauches, les événements se succèdent chronologiquement, alors que dans les autres, l'ordre chronologique est bouleversé. On trouve, en particulier, trois manières d'entamer le récit. Dans « Légende 1935 » et « Légende 1936 », le récit commence en octobre, au moment de la chasse près du glacier. Les amours de Philippe et Agnès sont racontées rétrospectivement, à l'occasion des souvenirs et des rêves de Philippe ou des discussions à l'auberge. « Légende 1937 » et « Légende 1939 » commencent au début de l'histoire. Ainsi, le premier chapitre est consacré aux amours de Philippe et Agnès durant la période pascale et la scène de chasse d'octobre apparaît plus tard. Quant à « Légende 1938 », il commence en octobre, comme les versions de 1935 et 1936, mais par une scène différente qui se situe juste avant celle de la chasse au bord du glacier.

On peut également comparer de façon très schématique l'ordre global des différentes versions. Si l'on prend en considération et que l'on numérote quatre moments clés qui se retrouvent dans chacune des ébauches, à savoir les amours de Philippe et Agnès en mai (1), le suicide d'Agnès en juillet (2), la chasse et la nuit près du glacier en octobre (3) et l'expédition et la disparition des contrebandiers trois jours plus tard (4), on obtient le tableau suivant :

« Légende 1935 »	3	2	1	4
« Légende 1936 »	3	1	2	4
« Légende 1937 »	1	3	2	4
« Légende 1938 »	2	3	1	4
« Légende 1939 »	1	2	3	4

Paradoxalement, après des années d'hésitation et de remaniements, Ramuz choisit, en 1939, un déroulement chronologique et linéaire ! On verra plus loin qu'un tel déroulement accentue en fait l'aspect tragique de « Légende ».

La vitesse du récit varie également considérablement d'une version à l'autre. Par exemple, dans « Légende 1935 », une quinzaine de feuillets sont consacrés à la nuit angoissée de Philippe

près du glacier, lorsqu'il croit entendre la voix d'Agnès. En revanche, « Légende 1937 » évoque cette même nuit en un seul feuillet.

Ce dossier constitue donc une excellente illustration du laboratoire ramuzien et de l'impressionnante énergie déployée par l'écrivain pour, selon sa propre expression, « faire, défaire et refaire » ses textes.

Cela dit, plutôt que de comparer les différentes versions de « Légende », j'ai choisi de mettre en avant des aspects généraux du projet qui apportent un éclairage sur l'un ou l'autre pan de l'œuvre publiée. Je propose ainsi un parcours subjectif relativement disparate dans ce labyrinthe.

### *Sur la piste des légendes*

Le titre du projet à partir de 1935, « Légende », ainsi que le titre de notes préparatoires, « Sur une légende valaisanne<sup>9</sup> », semblent indiquer que Ramuz s'est inspiré d'une légende existante. Une légende dont l'écrivain donne, à plusieurs reprises dans les avant-textes, un petit résumé, à l'instar de celui-ci : « [...] la légende : on raconte que les morts morts de mauvaise mort / restent à errer sur les glaciers[,] purgatoire [...] »<sup>10</sup>.

Mais il se pose alors un certain nombre de questions : Ramuz a-t-il repris l'ensemble ou seulement certaines parties d'une, voire de plusieurs légendes ? Quelles sont ses sources ? À quel moment et dans quel contexte l'écrivain a-t-il écouté ou lu des légendes ? etc.

Je me suis donc lancé sur la piste des légendes dans l'œuvre de Ramuz. Un premier et rapide survol montre qu'elles y occupent une grande place. Elles ont inspiré l'écrivain tout au long de sa carrière, des premières nouvelles publiées dans des journaux, comme « La langue de l'abbesse » (1904), sous-titrée « Conte », au dernier recueil de nouvelles intitulé *Les Servants et autres nouvelles* (1946), en passant par *Le Village dans la montagne* (1908), sans oublier les romans, en particulier *La Grande Peur dans la montagne* (1926) et *Derborence* (1936).

---

<sup>9</sup> Ces notes préparatoires ne sont pas datées, mais elles ont été rédigées très probablement lors de la première campagne d'écriture, en 1924.

<sup>10</sup> Cette citation provient du f° 3 d'un ensemble de notes préparatoires daté du 15 décembre 1934.



On sait que Ramuz a fait de fréquents séjours dans les Alpes, aux Diablerets, à Lens ou à Chandolin. On imagine, sans connaître les détails, qu'il a vraisemblablement écouté des légendes lors de veillées. Comme sources écrites, on peut penser que l'écrivain a lu *Légendes des Alpes vaudoises* (1885) d'Alfred Cérésolle, où il est question, entre autres, des servants, ces lutins évoqués dans son dernier recueil de nouvelles, ainsi que du pâtre enseveli par un éboulement à Derborence. De plus, Ramuz connaissait *Contes et légendes de la Suisse héroïque*, de Gonzague de Reynold, dont il avait fait un compte-rendu dans la *Gazette de Lausanne*<sup>11</sup>. Mais, dans ces deux ouvrages, point de braconnier traître, ni d'âme errante vengeresse.

Les manuscrits nous ont révélé une nouvelle source documentaire, très intéressante en regard du purgatoire glaciaire. Dans une chemise portant le titre « Nouvelles non publiées. Ébauches », se trouvait un ensemble de feuillets non datés intitulé « Légendes ». Après quelques recherches, j'ai découvert qu'il s'agit de notes prises par Ramuz à la lecture d'un recueil de légendes écrit par Johannes Jegerlehner : *Was die Sennen erzählen. Märchen und Sagen aus dem Wallis*<sup>12</sup> (*Ce que les vachers racontent. Contes et légendes du Valais*). Ramuz a résumé, en français, les quatorze premières légendes du recueil, qui en contient une cinquantaine.

La douzième légende évoque le purgatoire glaciaire, mais à travers une intrigue qui n'a rien à voir avec celle du roman inachevé. Elle raconte l'histoire d'une vieille dame, Schmidja, qui vit près d'un glacier et qui accueille le soir les âmes errantes frigorifiées<sup>13</sup>. Dans un premier temps, Ramuz avait pensé l'intégrer dans le dernier chapitre du *Village dans la montagne*, consacré aux légendes. On a retrouvé, en effet, un projet de ce dernier chapitre

---

<sup>11</sup> « Mythes », *Gazette de Lausanne*, 7 décembre 1913, in *Critiques littéraires*, éd. préparée, annotée et préfacée par J. Meizoz, Genève, Éditions Slatkine, 1997, p. 241-243.

<sup>12</sup> Ouvrage paru à Berne chez A. Francke en 1907. L'érudit bernois a publié plusieurs recueils de légendes, en français et en allemand, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il a également réalisé des ouvrages de type touristique, en particulier un guide sur le Val d'Anniviers, illustré par Edmond Bille : *Das Val d'Anniviers*, Bern : A. Francke, 1904. Il est probable que c'est le peintre neuchâtelois qui a fait connaître les travaux de Jegerlehner à Ramuz.

<sup>13</sup> Cette légende était très répandue et on la retrouve dans d'autres recueils. En particulier, dans le "classique" *Walliser Sagen* (1872) de M. Tscheinen et P. J. Ruppen.

qui l'inclut. Finalement, l'écrivain se contentera de décrire succinctement les âmes des damnés errant sur les glaciers, sans reprendre l'histoire de la vieille Schmidja. Mais, cinq ans plus tard, en 1913, il publie « Les âmes dans le glacier<sup>14</sup> », une réécriture de la légende<sup>15</sup>.

La cinquième légende du recueil de Johannes Jegerlehner a également stimulé l'imagination de Ramuz. « Der Gang ins Paradies » (*L'entrée du Paradis*) raconte l'histoire d'un chaudronnier découvrant le Paradis en montagne. La légende a vraisemblablement inspiré « Le Pauvre Vannier », une nouvelle parue en 1910. Ici, le matériau légendaire a servi en quelque sorte d'amorce à la nouvelle<sup>16</sup>.

Ces quelques découvertes, qui sont autant de nouvelles pistes à explorer, ne m'ont pas permis pour autant de répondre aux questions plus précises concernant les sources éventuelles de « Légende ».

Un détour plus général dans l'univers des légendes alpines, ainsi que dans les articles d'ethnologues et d'historiens consacrés à ce sujet, m'a ensuite fait avancer dans la connaissance du purgatoire glaciaire.

Comme l'a montré, entre autres, l'ethnologue Claude Macherel<sup>17</sup>, les montagnards ont adapté le purgatoire, cette création médiévale<sup>18</sup>, à leur environnement naturel. Alors que le purgatoire est habituellement un lieu chaud, il est, dans ce nouveau cadre, un endroit où les souffrances sont imposées par les rigueurs glaciaires. La morsure du froid remplace la brûlure pour le pénitent. La situation des glaciers, lieu médian entre les pâturages et

---

<sup>14</sup> « Les âmes dans le glacier », *La Semaine littéraire*, 1<sup>er</sup> et 8 février 1913, in *Nouvelles, croquis et morceaux*, vol. III, Genève : Slatkine, 1983, p. 7-28.

<sup>15</sup> On pourrait étudier en détail le travail de réécriture de cette légende, en comparant la version de Jegerlehner, le résumé qu'en fait Ramuz, la réécriture qui suit dans le cadre du *Village dans la montagne* et, finalement, la nouvelle de 1913.

<sup>16</sup> Sur l'ébauche de la nouvelle, Ramuz a biffé « chaudronnier » pour le remplacer par « vannier ». Là également, il serait intéressant de comparer la version de Jegerlehner, le résumé de Ramuz et la nouvelle publiée.

<sup>17</sup> Claude Macherel, « Un Purgatoire alpin (Loetschental) », *Le monde alpin et rhodanien. La haute montagne. Vision et représentation*, Grenoble, 1988, p. 87-111.

<sup>18</sup> L'ouvrage de base sur le sujet est la somme de l'historien Jacques LE GOFF, *La Naissance du Purgatoire*, Paris : Gallimard, 1981.

les hautes cimes, entre le monde habité et le ciel, convient parfaitement à cet entre-deux qu'est le purgatoire, intermédiaire entre la vie terrestre et la vie éternelle.

Les légendes qui racontent la souffrance des âmes errantes sur les glaciers sont nombreuses, pourtant je n'y ai pas retrouvé l'histoire des deux amants maudits.

De guerre lasse, je me suis finalement adressé directement à une ethnologue valaisanne, Rose-Claire Schüle, spécialiste de la question<sup>19</sup>, pour lui demander si l'intrigue de « Légende » lui faisait penser à une ou des légendes, et également pour savoir plus précisément quel type de péché pouvait conduire au purgatoire. Je donne ici un extrait de sa réponse, car elle nous permet de mesurer la distance prise par Ramuz à l'égard du purgatoire glaciaire traditionnel :

Déjà après votre téléphone, et après avoir cherché vainement dans ma mémoire et mes fichiers ce qui aurait pu ressembler au récit que vous cherchez, j'ai effectué une petite enquête à Lens et chez mes informateurs habituels. En vain. Après votre lettre, j'ai consulté en outre les nombreux contes inédits de mes archives ainsi que mes notes d'enquêtes. Non seulement, il n'y a rien d'apparenté, mais le thème de la femme enceinte et suicidaire étonne et choque les informateurs valaisans. Je reste persuadée que Ramuz a puisé dans son imagination, car même dans les récits du Haut-Valais, des Walser et des régions voisines, je n'ai rien trouvé. Il y a quelques récits d'infanticide, mais ils sont rares et ne correspondent ni à une fille délaissée ni à un suicide.

Pour ce qui est des âmes en peine dans les glaciers, il s'agit bien de défunts qui n'ont pas trop gravement péché et qui, leur temps de pénitence accompli, seront accueillis au paradis. Ces "pauvres âmes" ne sont jamais vindicatives, elles ne font qu'implorer des prières. Ceux qui ont gravement péché sont damnés *ad aeternam*. Le suicide, l'infanticide, le meurtre, etc., mènent leurs auteurs en enfer et non au purgatoire, dans le glacier ou non. Ceux qui n'ont fait que des péchés véniels sont astreints à la pénitence, sauf si du temps de leur vivant ils ont acquis par des bonnes œuvres et surtout par des indulgences des remissions. La prière et d'autres œuvres *pies post mortem* des

---

<sup>19</sup> Voir notamment son article intitulé « "il vaut mieux souffrir du froid maintenant..." Le purgatoire dans les glaciers », *Imaginaires de la haute montagne*, Grenoble: Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 1987, p. 31-40.

parents, amis et saintes personnes peuvent également abréger ou annuler les peines. Ceci a dû être difficile à saisir pour le protestant Ramuz. Je suis aussi protestante, et il m'a fallu des décennies d'enquêtes et d'approche avant de pouvoir plus ou moins avoir des détails sur les croyances qui, vers le milieu du siècle passé, étaient encore tabous.

Avec « Légende », Ramuz est donc très loin du corpus légendaire valaisan. D'une part, il évoque une histoire — la femme enceinte et suicidaire — qui relève plus des tabous que de la tradition populaire. D'autre part, il transforme le purgatoire glaciaire en l'"infernalisant". Alors qu'il est un lieu de pénitence pour les auteurs de péchés véniels, Ramuz en fait un endroit où errent les âmes qui ont commis des péchés mortels, menant aux enfers.

Finalement, seule la notion de purgatoire semble avoir directement inspiré l'écrivain. Les légendes alpines sont un matériau que Ramuz retravaille pour créer de nouvelles légendes. N'était-ce pas la tâche qu'il avait assignée au poète, lors de son commentaire de *Contes et légendes de la Suisse héroïque*?

Nous allons instaurer le propre cycle de nos légendes. Les contes qu'on nous a contés, par cela seul, sont morts. Ils ont été un petit bruit qui s'est tu, ils se sont envolés de lèvres désormais closes ; nos lèvres à nous s'ouvrent, que va-t-il en sortir ? Là-haut, quand ils sont assis les soirs d'hiver devant le feu, ce sont bien peut-être les mêmes histoires qui reviennent, mais, à chacun de ceux qui les racontent, ce grand air de fidélité qu'il peut avoir ne trompe pas. Il réinvente, il redécouvre. Le poète va plus loin encore : il doit inventer et découvrir<sup>20</sup>.

L'important travail de Claude Millet sur le légendaire, en particulier son ouvrage intitulé *Le légendaire au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>21</sup>, va nous permettre de mieux cerner l'approche ramuzienne des légendes, entre invention et réinvention. Même si le corpus de Claude Millet est constitué essentiellement d'historiens et d'écrivains antérieurs à Ramuz, il offre des points de comparaisons intéressants pour notre propos<sup>22</sup>. Je pense en particulier à l'œuvre de Maupassant, que Ramuz connaissait très bien<sup>23</sup>.

<sup>20</sup> C. F. Ramuz, « Mythes », p. 243.

<sup>21</sup> Claude MILLET, *Le légendaire au XIX<sup>e</sup> siècle. Poésie, mythe et vérité*, Paris : Presses Universitaires de France, 1997.

<sup>22</sup> De toute façon, il n'existe pas, à ma connaissance du moins, de travail équivalent sur le légendaire littéraire au XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>23</sup> Ramuz a participé à la réalisation des *Œuvres complètes* de l'écrivain

Un deuxième “éclairage” utile proviendra d’un roman de Ramuz, cette fois achevé et publié, *La Grande Peur dans la montagne* (1926). Commencés pratiquement en même temps — les premières notes préparatoires de *La Grande Peur* datent de février 1924, soit un mois avant celles de « Légende » —, les deux projets présentent de nombreuses convergences. La problématique du légendaire est également centrale dans *La Grande Peur*. Le roman est émaillé de multiples allusions aux légendes alpines et il peut se lire comme la création d’une légende, ainsi que j’ai essayé de le montrer dans un autre article<sup>24</sup>, dont je présenterai quelques résultats ici.

« *La déliaison collective* »

Une évolution essentielle, à partir de la crise du messianisme romantique, écrit Claude Millet, aboutit à la fin du siècle au retrait du légendaire dans la sphère privée. Le dispositif légendaire cesse d’être un dispositif politique pour devenir un dispositif psychique. Il n’engage plus la question d’une fondation théologico-politique de la communauté à partir de la mythification de son Histoire, mais l’élaboration fantasmatique d’histoires individuelles, qui utilise les mythes et les légendes comme des matériaux de construction<sup>25</sup>.

Entre les romantiques du début du siècle, Charles Nodier et Prosper Mérimée entre autres, et les réalistes, ou naturalistes, de la fin du XIX<sup>e</sup>, comme Maupassant et Zola, s’est produit ce que Claude Millet nomme une « déliaison collective ». Pour les premiers cités, les légendes permettent de constituer un lien communautaire autour d’une origine mythique. Le merveilleux s’inscrit dans une perspective politique et religieuse. En revanche, pour les seconds, le rapport au légendaire est individualisé. La légende est devenue un élément surnaturel auquel se confronte un person-

---

normand, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Une comparaison entre Ramuz et Maupassant se trouve dans un article de Vincent Verselle : « *Pierrot n’amasse pas Mousse* ou quand Maupassant et Ramuz maltraitent un chien », *Actes du colloque sur la nouvelle francophone en Belgique et en Suisse*, Lyon, Université Jean-Moulin, à paraître.

<sup>24</sup> « *La Grande Peur dans la montagne* ou la naissance d’une légende », *Alea. Estudos Neo Latinos*, Rio de Janeiro : Université de Rio de Janeiro, à paraître.

<sup>25</sup> C. Millet, *Le légendaire*, p. 263.

nage, dont le psychisme est mis à rude épreuve. C'est sous la pression du progrès, notamment, que le fonds légendaire soudant chaque communauté s'est progressivement délité.

*La Grande Peur dans la montagne* et « Légende » mettent précisément en scène cette « déliaison collective ». Les croyances aux « vieilles histoires », autrement dit les légendes, ne sont plus partagées par tout le monde.

Dans *La Grande Peur*, le clan des jeunes, entraîné par Crittin, le cousin de la plaine, ne veut plus entendre parler de la malédiction du pâturage :

Pour moi, disait Crittin, ça ne fait pas l'ombre d'un doute que la chose ne s'arrange, si on sait seulement s'y prendre, car personne n'y croit plus, au fond, à ces histoires, sauf deux ou trois vieux<sup>26</sup>.

Dans « Légende 1939 », on retrouve cette même opposition à propos des âmes errantes. Seuls les vieux y croient encore :

Ceux qui se sont donné la mort ou ceux qui sont morts de mort violente et n'ont pas eu le temps de se confesser, et leurs âmes hantent les lointains retraits des montagnes où elles attendent dans le deuil l'heure de la délivrance : comme ici justement (à ce que racontent le vieux et les jeunes n'y croient pas ou font semblant de ne pas y croire)<sup>27</sup> [.]

Et lorsqu'un vieux sage, dans une autre version de « Légende », prédit la vengeance d'Agnès, Philippe lui répond ceci : « [...] je n'y crois pas à vos histoires : c'est des histoires de vieux. Les jeunes n'y croient plus...<sup>28</sup> ».

Une opposition également relayée par le père Antille :

C'est ces âmes, sur le glacier... Ceux qui meurent sans sacrement, et ils sont condamnés à faire sur terre leur purgatoire. Ça te fait rire. Oh ! je sais bien, les jeunes, eh bien, les jeunes n'y croient plus. Ils disent : « C'est des histoires de vieux... » Moi, je suis vieux, tu comprends. Soixante et quelques<sup>29</sup>.

Le narrateur de la nouvelle reformulera d'ailleurs cette opposition en termes plus généraux :

---

<sup>26</sup> Charles Ferdinand RAMUZ, *La Grande Peur dans la montagne*, *Œuvres complètes*, Lausanne : Mermod, 1941, vol. XIII, p. 154.

<sup>27</sup> « Légende 1939 », f° 35.

<sup>28</sup> « Légende 1937 », f° 23.

<sup>29</sup> C. F. Ramuz, « Le Père Antille », p. 229.

C'est ces âmes, parce que ce pays là-haut est encore un pays du vieux temps, et les temps comme les hommes sont posés à côté les uns des autres ; ils coexistent sans se ressembler<sup>30</sup>.

On est ici en présence d'un des thèmes majeurs de l'écrivain, la séparation entre les êtres et la juxtaposition des temps et des hommes. Avant d'être une nouvelle, « Le père Antille » constituait d'ailleurs un des morceaux d'un autre roman abandonné, dont le titre seul peut constituer une des clés d'entrée dans l'œuvre de Ramuz : « Les hommes posés les uns à côté des autres<sup>31</sup> ».

La séparation est une des grandes obsessions ramuziennes. On la trouve, par exemple, dans les deux romans publiés l'année précédant les premières notes préparatoires de « Légende » : *La Séparation des races* (1923), dans lequel deux communautés de langue et de religion différentes sont séparées par une montagne, et *Passage du poète* (1923), qui évoque des êtres solitaires, séparés les uns des autres, mais finalement réunis grâce au passage d'un vannier, figure du poète.

Dans le roman inachevé, la séparation apparaît sous de multiples aspects : séparation entre les vieux et les jeunes, entre les morts et les vivants, mais aussi entre les morts enterrés au cimetière et ceux qui sont condamnés au purgatoire glaciaire, sans oublier la séparation géographique de la communauté, scindée entre le village du haut et celui du bas.

La séparation est souvent d'abord d'ordre géographique chez Ramuz : confrontation entre le « Haut-Pays » et la vallée dans *La Guerre dans le Haut-Pays* (1915), opposition entre les gens du versant nord de la montagne à ceux du versant sud dans *La Séparation des races*, isolement des bergers de l'alpage par rapport aux villageois d'en bas dans *La Grande Peur dans la montagne*, etc.

« Légende » offre une nouvelle variation de ce qu'on pourrait appeler une topographie ramuzienne de la séparation.

Entre 1924 et 1939, le cadre géographique du roman ne varie pas. Je propose en frontispice le fac-similé d'un des croquis réalisés par Ramuz au début des notes préparatoires de 1934, qui donne une bonne idée des lieux où se déroulent les amours de

---

<sup>30</sup> Ibid., p. 231.

<sup>31</sup> Les premières traces de ce projet datent de 1919, mais ce n'est qu'à partir de 1936 que le père Antille y figure.

Philippe et Agnès. La communauté est répartie en deux villages, séparés par plusieurs centaines de mètres de dénivellation. Entre les deux, un chemin très raide, qui longe une gorge, étroite et sombre fissure au fond de laquelle coule, plusieurs centaines de mètres plus bas, un torrent. Au-dessus du village d'en haut, le col, et, à sa gauche, le glacier<sup>32</sup>.

Les fissures, les falaises et les pentes, c'est-à-dire la dénivellation d'une manière générale, délimitent des espaces, des mondes radicalement différents. C'est à travers la mise en contact de ces espaces hétérogènes que vont se nouer les drames de l'intrigue<sup>33</sup>.

Philippe et Agnès vivent séparés : il est du haut, elle est du bas. Leurs rencontres ont lieu sur le chemin qui relie les deux villages. Pourtant, ils ne se rejoindront jamais totalement, puisque Philippe rejette finalement Agnès. Elle se jette alors dans un gouffre, la gorge. Cet espace sombre et effrayant, qui bordait le chemin de leurs amours interdites, va la mener dans un Ailleurs : le purgatoire glaciaire. Un Ailleurs également marqué par la topographie. En effet, comme la gorge, le glacier est une profonde « entaille » dans la montagne, une « cascade de glace » qui descend sur plus de mille mètres.

« Légende » raconte ensuite la chute de Philippe dans cet Ailleurs. Une chute à la fois psychique — il devient progressivement fou — et physique, il finira par se jeter dans une crevasse du glacier.

---

<sup>32</sup> Si la topographie ne change pratiquement pas, les noms, eux, seront modifiés à plusieurs reprises. Par exemple, les deux villages s'appelleront tour à tour Saint-Martin d'en haut et Saint-Martin d'en bas, en 1935, 1936 et 1937, La Luye et Les Emburniers, en 1938, et Corbières et Prazplan, en 1939. Le fait que les noms changent, mais que la topographie reste, illustre bien à quel point la dimension symbolique de la géographie prime sur l'aspect référentiel dans l'œuvre de Ramuz. Par ailleurs, l'écrivain choisit ici des noms de lieux qui existent — Saint-Martin, col de Quart, glacier des Charmoz, etc —, mais issus d'endroits différents. À partir de toponymes réels, Ramuz crée ainsi des configurations imaginaires. Par exemple, il n'existe pas de Saint-Martin d'en haut et d'en bas à côté du glacier des Charmoz, comme c'est le cas dans la version de 1935.

<sup>33</sup> Sur cette problématique des « espaces hétérogènes », je m'inspire des commentaires de Philippe Renaud sur les « Passages et messages » ramuziens (voir Philippe RENAUD, *Ramuz ou l'intensité d'en bas*, Vevey : L'Aire critique, 1986, p. 53-69).



*Un légendaire fantastique*

Le premier chapitre de l'ébauche de 1935, publié en 1948 dans *Les Cahiers de la Pléiade*, présente l'amorce de cette chute<sup>34</sup>.

Cette version commence par la chasse près du glacier, en octobre, quatre mois après la mort d'Agnès. Philippe et son ami Tissières sont surpris par la nuit et se réfugient dans une cabane à moutons. Alors que son compère dort déjà, Philippe, préoccupé, reste éveillé. Des souvenirs du printemps remontent en lui : il se voit avec Agnès sur le chemin qui longe la gorge, entre les deux villages. Soudain, une voix le sort de sa torpeur. Il a d'abord l'impression d'entendre son ancienne amie qui l'appelle. Finalement, il pense avoir été trompé par les bruits de la montagne :

Le bruit qui l'avait réveillé n'avait pas cessé, en effet, de se faire entendre, bien qu'il allât s'affaiblissant : sans cesse repris et recommencé. Et il ne finissait à une place que pour renaître à la place opposée, mourant ici, là-bas ressuscité, et renvoyé de part et d'autre comme la balle par la raquette : un long triste gémissement.

Mais on sait ce que c'est, il se dit, on sait bien, pendant qu'il riait : c'est un sérac qui est tombé. C'est longuement rongé dans le bas par les eaux qui tourbillonnent, c'est scié à son pied comme un tronc, c'est comme quand les bûcherons ont travaillé tout le jour, tout à coup ça s'abat et les échos qui ne sont pas occupés s'amuse d'une paroi à l'autre à se le renvoyer comme une balle parce qu'ils s'ennuient. Il comprenait tout, il avait rêvé, chassons les rêves et ces fumées. Mais à côté des rêves il y a une réalité et il arrive qu'elle y participe, et s'y rassurant, se disant : « Il n'y a d'ailleurs qu'à y aller voir », étant tout près du bord au fond duquel était le glacier, n'ayant que quelques pas à faire comme le couvreur sur le bord d'un toit et ensuite qu'à se pencher, plein de confiance en lui-même. Car la confiance durait, c'est ce qui le décide et l'entraîne : « des histoires, disait-il, tout ça. »<sup>35</sup>.

Même s'il n'en a pas encore été question dans l'ébauche, on devine que les « histoires » sont celles concernant les âmes

---

<sup>34</sup> On pourrait étudier cette "chute" de Philippe dans d'autres passages, mais le fait que ce premier chapitre ait été publié, et donc transcrit, facilite notre travail d'analyse et rend possible l'accès au texte. Par ailleurs, j'ai quelque peu rectifié le texte publié en retournant au manuscrit original.

<sup>35</sup> C. F. Ramuz, « Légende », *Les Cahiers de la Pléiade*, p. 20-21.

errantes du glacier. La rationalité du jeune Philippe est pour l'instant seulement émuée. Pour en avoir le cœur net, il sort et se dirige vers le gouffre glaciaire :

Et à mesure qu'il avançait[,] les grandes parois qui étaient de l'autre côté du glacier commençaient à se découvrir, venant à lui, se montrant à partir du haut[,] puis de plus en plus nues, verticales, noires, coupées de gorge[s] et toutes brillantes par place à cause de la lune et de l'eau qui suintait, argentées comme si on avait collé du papier d'étain dessus (celui dont on se sert pour envelopper les plaques de chocolat)[,] mais on ne voyait pas encore le glacier, tellement il était enfoncé profond entre les deux arêtes, il savait bien qu'il ne pourrait le voir qu'une fois qu'il serait arrivé sur le bord même du trou, si bien qu'il avance encore...

Mais il a reculé parce qu'elle a été tout près de lui alors, et l'ayant vu qui se penchait[,] elle l'avait appelé, il avait reconnu sa voix, les autres[,] ses compagnes. Elles étaient là toutes, elles étaient comme des flocons de brouillard, c'étaient comme des femmes qui étaient debout dans leurs robes blanches et elles avaient des robes qui traînaient en arrière d'elles et dont le bas se soulevait. Elle l'avait vu qui se penchait, s'était tournée vers ses compagnes et Philippe a entendu sa voix[;] c'est léger, ce n'est qu'un murmure, un chuchotement comme quand un peu d'eau tournoie dans une poche de rocher<sup>36</sup>.

Philippe réveille alors son compagnon, sans explication, et le force à redescendre en plaine.

L'ensemble de la scène se situe dans une atmosphère fantastique, floue, ambiguë, proche de certaines nouvelles de Maupassant, comme « Apparition » (1883) ou « La nuit » (1887). La vision de Philippe peut être mise en doute par plusieurs faits : il est seul à avoir vu quelque chose, il fait nuit noire (« la lune était derrière les nuages<sup>37</sup> ») et il est très fatigué. Le rapprochement entre la voix d'Agnès et l'eau qui « tournoie dans une poche de rocher » contribue également à relativiser l'apparition des âmes. Philippe n'aurait-il pas rêvé et confondu un bruit réel avec la voix de sa compagne défunte ?

Dans l'ensemble du projet romanesque, une explication rationnelle de ce type sera souvent avancée par les détracteurs des « vieilles histoires », comme ici :

<sup>36</sup> Ibid., p. 21-22.

<sup>37</sup> Ibid., p. 21.

C'est les vapeurs parce [que] la glace est froide et l'air reste chaud et elles se forment dans les crevasses et puis elles montent[,] tu comprends. Je les ai vues moi aussi[,] bien sûr[,] ça ressemble des fois à un troupeau de moutons[,] d'autres fois[,] c'est vrai, c'est comme des dames[,] ça se tient debout et c'est blanc. Et puis quoi ?<sup>38</sup>

Attiré par une voix mystérieuse, Philippe est emmené à la frontière de deux mondes. Au bord du précipice, à la fois funambule et somnambule, il erre dans un entre-deux, entre la vie et la mort, entre le rêve et la réalité : « Il se secoue, il se dit : “Je dors à moitié.” On s'endort, on se réveille, on ne sait même pas qu'on a dormi, et on croit que les rêves qu'on a faits sont des choses véritables<sup>39</sup>. »

Dans des notes préparatoires datées de 1928, Ramuz écrit ce qui pourrait être une définition du fantastique : « mélanger ici images intérieures et réalité ».

C'est ce même mélange qu'expérimente Joseph, dans *La Grande Peur dans la montagne*. Alors qu'il vient de constater la mort de sa fiancée, Victorine, il remonte à l'alpage maudit en franchissant un col, bordé par un glacier. Dans la nuit et le brouillard, Joseph pense à son amie. Il croit alors voir les « vapeurs<sup>40</sup> » du glacier bouger et la montagne rire. À l'instar de Philippe, il se demande s'il rêve :

Il voit tout le glacier qui a commencé à faire un mouvement avec son dos de haut en bas, dans le sens de la longueur, comme quand le serpent rampe. En même temps, la moraine s'est mise à balancer ; toute la grande paroi où il se tenait, comme le marin en haut de son mât, balance. Joseph s'y est cramponné des deux mains, mais inutilement, parce qu'elle va en arrière, elle vient en avant. Il s'est trouvé à un moment donné surplomber le vide, au fond duquel des vagues comme celles de la mer roulaient l'une au-dessus de l'autre avec leur écume ; et est-ce à présent qu'on rêve et avant on ne rêvait pas, ou le contraire ?<sup>41</sup>

---

<sup>38</sup> « Légende 1938 », f° 72.

<sup>39</sup> C. F. Ramuz, « Légende », *Les Cahiers de la Pléiade*, p. 17.

<sup>40</sup> Le terme « vapeurs » est un lieu commun des légendes alpines pour désigner les âmes errantes. En employant ce terme dans *La Grande Peur dans la montagne*, l'écrivain fait allusion implicitement au purgatoire glaciaire, sans le nommer. C'est un élément qui contribue à la tension fantastique du roman.

<sup>41</sup> C. F. Ramuz, *La Grande Peur*, p. 306-307.

Dans *La Grande Peur dans la montagne* et dans « Légende », le « matériau » légendaire du purgatoire glaciaire est employé pour confronter un personnage au surnaturel et ruiner, par là, sa rationalité. Les remarques de Claude Millet à propos de récits comme *Le Rêve* (1888), de Zola, ou « Le Horla » (1887), de Maupassant, traversés par des légendes, éclairent l'œuvre de Ramuz<sup>42</sup>. Voici notamment une des conclusions auxquelles elle aboutit :

Le légendaire cesse d'être la création d'un sujet, qui, à la fois singulier et universel, réalise le chant de la communauté elle-même. Il est la construction d'un imaginaire individuel, qui se sert des légendes et des mythes du passé comme matériaux. Et cet imaginaire individuel n'est pas celui de l'écrivain, mais celui du personnage. Ce qui se raconte, ce n'est pas la légende, c'est l'histoire de la relation à la légende, c'est l'histoire de l'efficace de la légende dans le destin d'un personnage, dans la construction de son imaginaire à partir du matériau légendaire. Folie, fantasme, rêve : le légendaire est intimisé<sup>43</sup>.

La dérive de Philippe le rapproche effectivement d'un monde onirique, on l'a vu, où s'expriment également ses fantasmes, ou du moins son désir pour Agnès. Lors de cette nuit en cabane, dans un demi-sommeil ou un rêve éveillé, Philippe se rappelle la première fois où ils ont fait l'amour :

Et il la tirait à lui, pendant qu'elle se retirait en arrière. Et sous l'étoffe fine et brillante[,] il y a eu la forme ronde de ses bras et en haut de ses bras ses épaules étaient comme nues. « Oh ! Philippe, tu vas me déchirer !... »

Puis tout à coup elle est portée en avant. Tout à coup[,] elle a été jetée contre lui comme si un grand vent la poussait par[-]derrière. Il ne se démêle plus d'elle parce qu'elle l'a pris dans ses deux bras et le serre et les larmes font amer et tiède sur ses joues où il les a bues, disant des choses sans bien comprendre, car il parle, puis ne parle plus et elle[,] elle rit, puis est triste, puis n'est plus triste, pendant que le jour s'est éteint[,] le soleil est devenu noir et il y a une petite chambre dans le fenil où elle

---

<sup>42</sup> Évidemment, le rapprochement est à nuancer. Par exemple, on ne retrouve pas chez Ramuz l'ironie d'un Maupassant par rapport aux croyances aux légendes chez Ramuz. Si l'auteur de *La légende du Mont Saint-Michel* (1882) ironise sur le caractère des paysans normands, dont la légende est une des expressions les plus pittoresques, l'écrivain vaudois ne dévalorise jamais les croyances archaïques.

<sup>43</sup> C. Millet, *Le légendaire*, p. 255.

pleure[,] où elle se lamente[,] où elle commence à se plaindre, mais il n'y a plus eu de chambre ; et il y a eu seulement cette plainte[,] cette longue plainte qui grandissait, grandissait, grandissait...<sup>44</sup>

Cauchemar ou réalité, la plainte d'Agnès résonne maintenant dans la nuit automnale du glacier.

Sérieusement ébranlé, Philippe sera désormais hanté et poursuivi par la belle « cabrette », comme il l'appelait, et il va sombrer progressivement dans la folie.

De retour en plaine, il s'enferme de plus en plus souvent chez lui, barricadant sa porte et voilant ses fenêtres. Dans les ténèbres de sa chambre, il ressasse le passé. Il imagine le corps aimé d'Agnès, puis le même corps, décharné, rendu par la rivière. En pensée, il scrute inlassablement le gouffre de la gorge qui a avalé Agnès. L'étroite et profonde fissure ne cesse de l'habiter en projetant une ombre sur sa vie. C'est l'appel du vide et de la mort.

Les ébauches du projet évoquent à plusieurs reprises ces moments de délire, où Philippe est cloisonné dans sa chambre. Le septième chapitre de « Légende 1938 » est particulièrement spectaculaire à cet égard<sup>45</sup>.

Alors qu'une tempête nocturne s'installe, Philippe est retiré chez lui. Son enfermement marque également une séparation mentale d'avec les autres hommes :

[...] il ne pensait plus qu'à lui. Il était déjà étrangement retiré du milieu des hommes[,] déporté loin d'eux vers ailleurs[,] dans une autre espèce de vie où il était seul à être vivant.

Car ces autres choses est-ce qu'elles vivent, quand le vent gémit et tousse, et là-bas le glacier craque (il écoutait)[,] quelqu'un pleure devant la maison[...]<sup>46</sup>.

L'univers sonore, dans lequel se mélangent la réalité et les « images intérieures », dont on parlait plus haut, révèle la confusion de Philippe.

Son corps se détraque. Il est notamment pris d'une soif inextinguible :

Maintenant, il va boire à son pot à eau qu'il avait soin de remplir tous les soirs, à cause des grandes soifs qui lui venaient

<sup>44</sup> C. F. Ramuz, « Légende », *Les Cahiers de la Pléiade*, p. 20.

<sup>45</sup> C'est ce chapitre qui, sous forme de fac-similés, ouvre le présent volume.

<sup>46</sup> « Légende 1938 », f° 85.

pendant la nuit et il levait des deux mains le récipient d'émail tout en renversant la tête en arrière<sup>47</sup>.

Un sentiment d'assèchement qui fait penser à la nouvelle « Le Horla » de Maupassant. Chaque nuit, le personnage-narrateur a l'impression qu'un démon se couche sur lui et boit sa vie entre ses lèvres. Chaque matin, il constate que sa cruche d'eau a été vidée par le démon qui l'opprime. Au-delà d'une probable allusion intertextuelle, l'impossibilité d'éteindre cette soif montre que la vie, souvent symbolisée par l'eau chez Ramuz, échappe à Philippe.

Plus tard, la tempête cesse à l'extérieur, mais se perpétue en Philippe :

Peu à peu, même ces plaintes / ces gémissements s'étaient tus, c'est que la nuit était déjà avancée et lui il avait les mains sous la tête et essayait[,] mais inutilement[,] de mettre de l'ordre dans ses idées / pensées, mais inutilement, car il avait son cœur qui faisait maintenant un grand bruit dans son oreille gauche, à cause du grand silence qui s'était établi et ne s'entendait plus penser lui-même, ayant le corps tout parcouru tantôt par une vague de chaleur, tantôt par de grands frissons qui le faisaient se réfugier sous ses couvertures [...] <sup>48</sup>.

C'est dans un de ces moments fiévreux et délirants que Philippe tue sa mère. Alors qu'elle essayait d'ouvrir la porte de sa chambre, il prend peur, pensant avoir affaire à l'âme vengeresse d'Agnès, et tire à travers la porte. Il sera alors traqué par les villageois et il mourra sur le glacier. Les plans et les notes préparatoires donnent différentes variantes de cette fin, mais elles maintiennent toutes la tension fantastique jusqu'au bout. La mort de Philippe reste entourée de mystère, et on ne sait pas si elle est due aux âmes du glacier ou à une cause naturelle.

Dans les premières notes préparatoires (1924), Philippe tombe dans une crevasse, probablement poussé par les âmes du glacier. Dans le dernier plan connu du projet, celui qui prépare « Légende 1939 », les villageois voient Philippe disparaître sur le glacier, englouti par le brouillard, *topos* fantastique par excellence :

Et le voient qui s'avance et de nouveau tire contre ces brouillards comme une foule à la rencontre de qui il allait et qui venaient à sa rencontre[.]

---

<sup>47</sup> Ibid., f° 86.

<sup>48</sup> Ibid., f° 88-89.

On le voit qui arme son arme de nouveau[.] Eux s'étaient mis à courir[.]

Mais lui repart[.]

Le brouillard se referme sur lui[.] Penser à une foule où l'individu disparaît étouffé, écrasé par elle<sup>49</sup>[.]

Cette fin semble laisser en suspens les causes de la disparition de Philippe : englouti par le brouillard du glacier ou étouffé par une foule d'âmes errantes.

### *Le tragique*

J'aimerais encore souligner un dernier aspect de ce projet romanesque, à savoir sa dimension tragique, qui apparaît de manière évidente dans la dernière version. « Légende 1939 » présente, en effet, plusieurs traits du « modèle tragique » qui a profondément marqué Ramuz, comme l'a relevé notamment Philippe Renaud dans *Ramuz ou l'intensité d'en bas*<sup>50</sup>.

Tout d'abord, cette version commence par un avertissement :

Ô grand Philippe, que vas-tu faire d'elle[?], assis comme tu es derrière un mélèze, à la lisière de la forêt d'où on domine le chemin qui descend de Prazplan à Corbières.

Ensuite, « Légende 1939 » est l'ébauche qui respecte le plus l'ordre chronologique des événements. Après avoir modifié maintes fois l'ordre du récit, Ramuz revient finalement à un déroulement linéaire. Or cette linéarité est une des caractéristiques de la tragédie classique. La progression dramatique tient du crescendo, de l'accroissement des signes du destin. À mesure que le temps avance, la malédiction gagne inexorablement du terrain. Ainsi, dans « Légende 1939 », les malheurs s'abattent de plus en plus durement sur Philippe. Après le décès d'Agnès au chapitre II, le vieux Bochatay accuse Philippe d'être responsable de cette mort (chapitre III). Philippe commence à se sentir mal et ne sort presque plus de chez lui (chapitre IV). Une nuit passée près du glacier, où il croit voir Agnès, le bouleverse plus profondément (chapitre V). Au village, les accusations s'intensifient (chapitre VI). Philippe dort de plus en plus mal, hanté par le souvenir d'Agnès, et il est sans cesse réveillé par le meuglement de sa

<sup>49</sup> Plan de « Légende 1939 », 19<sup>e</sup> et dernier feuillet.

<sup>50</sup> Voir la partie intitulée « Le modèle tragique », dans Ph. RENAUD, *Ramuz ou l'intensité d'en bas*, p. 124-134.

vache (chapitre VII). Le vieux Bochatay affirme alors que la maladie de la vache est un « signe », un « avertissement » (chapitre VIII)<sup>51</sup>. Philippe sort tout de même de chez lui pour aller chercher des contrebandiers au village voisin (neuvième et dernier chapitre de l'ébauche). On sait, grâce aux autres ébauches et à un plan que les malheurs s'accroîtront par la suite : abattage de la vache, disparition des contrebandiers, meurtre de la mère de Philippe, fuite et disparition de Philippe sur le glacier.

Pour reprendre les termes de Michel Dentan à propos de *La Grande Peur dans la montagne*, un roman marqué du sceau de la tragédie, on pourrait dire que la succession et l'intensification des malheurs de Philippe donnent l'impression qu'il y a « entre les événements une logique de la succession nécessaire, inévitable et inexorable<sup>52</sup> ». Les malheurs sont alors autant de signes et d'avertissements du destin.

Enfin, dernier aspect tragique que je soulignerai, Philippe est victime de son orgueil, de son « hybris », diraient les Grecs anciens. Philippe aurait pu échapper à la malédiction s'il s'était repenti. Brigitte, la serveuse qui a remplacé Agnès à l'auberge, invite Philippe à demander pardon à son ancienne maîtresse. Elle l'emmène alors vers le glacier à la recherche de l'âme d'Agnès. Il la suit, mais au dernier moment, il rebrousse chemin. D'après le vieux Bochatay, Philippe est bien trop « orgueilleux » pour se repentir.

### *Ouvertures*

Difficile de conclure, lorsqu'on travaille sur une œuvre inédite, polymorphe et inachevée.

Je me contenterais simplement de souligner les acquis de cette recherche et les pistes ouvertes par l'exploration de « Légende ».

Tout d'abord, le projet romanesque révèle ce que l'on pourrait appeler une sorte d'arrière-cour, pour reprendre la métaphore initiale de la maison, de deux textes publiés : la nouvelle « Le Père Antille » et le roman *La Grande Peur dans la montagne*. Les 670 feuillets manuscrits de ce dossier apportent sans conteste un éclairage nouveau à ces deux fictions.

---

<sup>51</sup> On pense ici à la maladie qui décime le troupeau dans *La Grande Peur dans la montagne*.

<sup>52</sup> Michel DENTAN, *La Grande Peur dans la montagne*, Paris : Hatier (Profil d'une œuvre) et Lausanne : Foma, 1977, p. 52.



Ensuite, et de façon plus générale, la découverte de « Légende » ouvre la piste du légendaire chez Ramuz. Les légendes sont matières à fiction et à réflexion pour l'écrivain. Il faudrait poursuivre l'étude de certaines nouvelles, de romans et de remarques diverses<sup>53</sup>, que je n'ai pu qu'esquisser ici ou là dans ce travail. On pourrait, entre autres, montrer que le surnaturel légendaire oscille, chez Ramuz, entre le merveilleux et le fantastique, pour reprendre la fameuse distinction de Todorov<sup>54</sup>. Par exemple, dans la nouvelle « Les âmes dans le glacier » (1913), le surnaturel est de type merveilleux. En effet, la vieille Schmidja n'est pas surprise par l'apparition des âmes du glacier. Elle n'a pas peur, car les âmes errantes font partie de son univers. Fascinée, elle ira même jusqu'à renoncer au Paradis pour les rejoindre. En revanche, l'ambiguïté fantastique traverse *La Grande Peur dans la montagne* ou « Légende ». Ici, le monde surnaturel du glacier ébranle la raison de personnages qui vivent alors des expériences troubles et terrifiantes.

Enfin, le légendaire est peut-être aussi un moyen pour l'écrivain d'exprimer certaines angoisses, celles de l'enfermement et de l'engorgement, liées à l'empêchement de parler ou d'écrire. Agnès, noyée puis enterrée, a « de la terre plein la bouche », imagine avec horreur Philippe. Or on sait l'importance symbolique des engorgements chez Ramuz. À la suite de Renaud, qui a longuement commenté les « drames de la bouche<sup>55</sup> » dans les romans de l'écrivain vaudois, on relit avec attention ces lignes de *Découverte du monde*, où Ramuz évoque sa difficulté à écrire :

Je suis « saturnien », paraît-il, et, au dire des astrologues, le saturnien est un « obstrué ». Je le vois bien maintenant encore dans mon travail : il m'arrive de venir à bout en quelques heures de dix pages serrées, sans une rature ; ensuite, me voilà, pendant deux ou trois jours, dans l'impossibilité d'écrire une seule ligne. [...]

Le saturnien est un malheureux : il a sans cesse à se combattre lui-même. Il ne « circule » pas facilement. Il est pareil à un ruisseau qui s'engorge du fait des débris qu'il charrie, jusqu'à ce

---

<sup>53</sup> Je pense au compte-rendu fait par Ramuz à propos de *Contes et légendes de la Suisse héroïque* de Gonzague de Reynold, mais aussi, par exemple, à certains manuscrits du *Village de la montagne*, dans lesquels Ramuz explique sa démarche en se distinguant de l'ethnographie.

<sup>54</sup> Tzvetan TODOROV, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris : Seuil, 1970.

<sup>55</sup> Ph. Renaud, *Ramuz ou l'intensité d'en bas*, p. 66.

que l'accumulation de l'eau finisse par crever le barrage et lui permette alors de se précipiter, plus rapide, plus clair, dans sa course en avant<sup>56</sup>.

Dans « Légende », l'eau circule mal ou empêche la circulation. Sous différentes formes, eau, neige, brouillard et glace, elle bloque, entrave les passages, le col, la gorge ou le glacier. Agnès meurt par noyade et son corps, stoppé par les racines, met plusieurs semaines à ressortir de la rivière. Philippe, lui, est étouffé par le brouillard ou avalé par une crevasse de glace, suivant les ébauches. On pense encore aux comparses contrebandiers de Philippe, qui n'arrivent pas à passer le col, à cause du brouillard et de la neige, et on se souvient du corps de Charrat, dans « Le Père Antille », retenu pendant cinquante ans par le glacier.

Mais, contrairement à *La Grande Peur dans la montagne* par exemple, où le barrage glaciaire finit par céder, symbole d'une délivrance créatrice, il n'y a pas de libération dans « Légende ». La thématique de l'engorgement domine le projet. Difficile de ne pas y voir une représentation des propres difficultés de l'écrivain, qui s'est débattu durant une quinzaine d'années avec « Légende », sans jamais achever son projet.

Ainsi, « Légende » témoigne des démons qui sapent le travail de Ramuz. L'écrivain mettra d'ailleurs dans la bouche de son « porte-parole », le père Antille, des mots lourds de sens. Celui-ci, inquiet pour sa maison laissée sans surveillance, dira :

J'ai tout fermé, j'ai cloué les volets, j'ai baissé le couvercle de la cheminée, mais sait-on jamais ? *Il faut compter aussi avec ce qui travaille contre vous en dedans*: les vers, les souris, les gerces...<sup>57</sup>

La maison romanesque de Ramuz est donc peut-être non seulement hantée, mais minée par de petites bêtes...

Jérôme BERNEY

<sup>56</sup> Charles Ferdinand RAMUZ, *Découverte du monde, Œuvres complètes*, vol. 20, Lausanne: Éditions Mermoud, 1941, p. 94-95.

<sup>57</sup> « Le Père Antille », p. 235. Je souligne.

